

Dominique Fourcade

manque

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

demandez programme  
ces deux mots qui font comme si

Qui n'a entendu, et entendu plus d'une fois, se rendant à l'Opéra, la voix de baryton d'un ouvrier au pied des marches du palais Garnier, proposant irrésistiblement le programme du soir ? Qui n'a été poursuivi, tout au long du spectacle et bien au-delà, par la résonance de cette voix convaincante et magnifique ? « Demandez programme », qui n'a vu ces mots resurgir ensuite pour nous interpeller dans mille circonstances de la vie, solitude ou pas solitude, portés autant par le souvenir de la façon dont cet homme les disait que par ce que cette formule impliquait : soit un programme tracé pour nous et dont nous avons tout intérêt à prendre connaissance – un intérêt pas seulement musical, mais existentiel. Intérêt puissamment existentiel, parce que musical ? Cet homme, en effet, parlait à la limite du chant, limite où commence l'angoisse.

Pourquoi si soudain – ces deux mots dans l’espace d’un des plus beaux escaliers du monde, lui-même menant à une scène lyrique, pourquoi reviennent-ils, pourquoi semblent-ils, un court moment, pouvoir être acceptés par la couverture d’un livre qui venait de renoncer à avoir un titre ? Un répit sans doute, une séduction passagère, l’illusion qu’on pourrait échapper au sujet. Ou simplement une digression, avant que se manifeste un mot différent, le mot *manque*, sans commune mesure, qui aussitôt s’impose, fait place nette – ce sera lui et nul autre. Instantanément adopté pour toujours – mot qui ne fait pas comme si. Je dis « pour toujours », parce que si un titre donne à un livre son visage en même temps que le sentiment de s’être trouvé sa justesse et sa vérité, il lui donne aussi une grande illusion, celle d’entrer grâce à lui dans l’éternité.

Pendant des mois, telle une buse un territoire qui ne veut plus d’elle et lui crie son rejet, j’ai parcouru ce livre à nouveau, j’ai repris les pistes de ses deuils, espérant qu’elles mèneraient à un titre, mais lui, le livre, refusait toutes les propositions. Ou alors, si se produisaient, comme il arrive souvent dans le travail de la langue, des occurrences tout écrites, propositions-flash coagulations-éclair dont le quotidien est prodigue, il les écartait, n’en supportant pas l’érotique. Jamais un livre ne s’était ainsi refermé sur son chiffre, sa résolution semblait prise, résolution dont, comme toutes les décisions qui font qu’il est un

livre, il n'avait prévenu personne : il vivrait sans l'amour lié au fait d'être nommé, et sans que personne puisse l'appeler, cependant bien conscient qu'il était inconcevable, ou trop cruel, qu'un livre n'eût pas de nom, et que l'absence de titre pouvait revenir en boomerang le frapper en pleine tempe pour le tuer. D'ailleurs il se donne pour mort. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit que cela ne me regardait pas ! Je cherche à comprendre : ici il n'y a pas d'escalier à monter, on est d'emblée sur le plateau, dans l'espace du livre, et le lyrisme est celui de voix qui chantent dans la mort, chacune son registre et sa tessiture, le baryton basse est là bien sûr mais aussi une mezzo, des ténors, des hautes-contre, des sopranes et des faussets, « demandez programme » est lancé sur tous les tons, à corps perdu et comme par antiphrase, avec intrépidité et humour, sachant très bien qu'il ne saurait y avoir de programme, la mort n'en ayant aucun et celui de la vie ne s'appliquant plus. On aimerait cependant que ce livre en ait un, il a à peine une trame, un agenda de zones d'écriture et de pudeurs possibles parmi les désirs auxquels la mort éveille.

Un livre sans nom peut s'adresser à vous et ne vous quitter jamais, car il sait qui vous êtes et où vous habitez – ce même livre devient un autre à mesure qu'il est lu, et ne peut vouloir se détacher de vous. Mais nous, même quand il s'adresse à nous, comment le trouver parmi ce qui n'a pas de nom et qui est partout ?

Le lyrisme ici est celui d'une voix qui n'est pas sûre d'appartenir à la vie et qui chante le souvenir d'êtres dont, plus ils sont chantés, plus on doit se rendre à l'évidence qu'ils ne sont pas morts, contrairement à ce qu'ils avaient promis quand ils nous ont quittés. Cette évidence est profondément douloureuse. Et encore : ce livre, c'est sans doute son seul mérite, couvre les hurlements d'un homme aux poignets cassés, dont la voix n'est pas habillée et n'appartient à aucun registre de l'opéra. Si elle arrivait à vos oreilles, comme moi vous vous détourneriez. Beaucoup de bruit pour rien ? Pas tout à fait rien, puisque précisément ces deux mots, entendus maintenant de part en part du livre, à tue-tête ou murmurés, donnent un volume immense au rien – et, sans le savoir encore, immense au manque.

Paysage d'immondes éoliennes.

Il y a longtemps que ce livre a commencé. Hip-hop et rhapsodie. Je pense que ses débuts remontent à quand j'ai commencé d'écrire, mais, par manque de moyens, j'étais contraint de remettre son propos à plus tard. Il était clair que mon écriture ne saurait échapper aux morts qui se produiraient dans ma vie et qu'elle aurait à en répondre. Mais longtemps, encore une fois, mes moyens étaient si faibles – ainsi, en 1985, décéda un ami très cher, j'écrivais *Son blanc du un*, bien que bouleversé j'ai

seulement placé son nom en plein dans le texte pour dire qu'il venait de mourir, incapable de faire plus. L'étape décisive a été *Si j'étais vivant*, en 1998, une feuille, rien qu'une feuille ; j'étais si étonné de pouvoir écrire ça, si émerveillé de ce que je venais de découvrir d'accessible dans l'exercice de mon métier (croisant en moi le jeune garçon faisant la première expérience du monde des femmes) – j'ai compris que si j'éprouvais assez d'amour (et avais assez de ressort), et selon les morts qui surviendraient, les mots de la mort qui arriveraient, je pourrais composer un livre entier sur ce mode. C'est très physique. Je me disais même qu'il fallait cacher quel éclatement c'était, d'écrire ça, garder ce scandale pour moi. Mes mariales. Avec à peine plus de timidité qu'un rappeur, je ne pouvais écrire ce texte que grâce à la mort de cette amie, et c'est en l'écrivant que j'ai compris que je l'aimais. *Si j'étais vivant* est donc la première page du livre actuel, antérieure de dix ans, et *demandez programme* n'est qu'une continuation de cette première expérience. Aussitôt une voix veut savoir ce que ce nouveau livre peut bien apporter dans ces conditions : seulement une modulation d'être en être, il n'y a pas deux morts qui se ressemblent, pas deux franchissements du féminin qui soient les mêmes, et cette modulation est capitale, c'est elle qui fait qu'il y a un livre. À l'écriture pas plus qu'à la vie une mort ne suffit jamais. Il en faut beaucoup, c'est une question de vérité en musique. J'ai tout de suite su que ce livre serait lié à l'insatiable, et à l'horreur de sa propre soif.

pour résumer : parce que je t'aimais, j'ai dû écrire ce texte  
je n'ai pu comprendre qui tu étais et combien je t'aimais qu'en  
écrivait ce texte  
je ne t'aimerai pas complètement et comme j'entends t'aimer tant  
que tu ne seras pas morte

Ce matin il est évident que l'état du livre s'est aggravé pendant la nuit. Pour la première fois il ne me prend pas au téléphone. Mais toute aggravation comme toute amélioration demande confirmation, que j'attends anxieusement. On envisage une ultime chirurgie. Je ne serai pas tranquille tant que le livre n'aura pas perdu la vie. Much ado about something. *demandez programme* a mon nom et sait mon adresse et mon téléphone, *manque* également. *manque* a tous les noms et toutes les adresses, même les plus mobiles, même les plus sordides, et des numéros d'appel qui font mal. Mais pourquoi a-t-il tant attendu son moment? L'histoire est bien en mal de le dire.

Donc : ces deux mots qui font comme si – pourtant je ne demande pas de programme, il ne me viendrait pas à l'idée qu'il y en eût un, et s'il y en avait un je ne le demanderais pas ; ni aucun de mes proches, nul de ceux qui sont dans le livre aucun de ceux qui se refusent à y entrer, ne pourrait imaginer même le spectre d'un programme. Mais je suis reconnaissant aux syllabes de

ces deux mots, contre-chant dont le livre ne peut plus se passer dans son simulacre et son agitation – tandis que dans une autre pièce je prépare du thé pour un régiment de cheveu-légers. Sur-tout je remercie la musique de Chostakovitch de m’avoir inspiré – musique que, sur l’insistance de Jack, j’ai beaucoup entendue toutes ces années. Et celle de Bossuet (après tout, c’est en l’écou-tant que j’ai appris le français – ma jeunesse ne vibrait que de l’inquiétude de connaître quelque langue).

Mécontents de moi, ayant à mon sujet beaucoup de raisons d’être irrités, mes défunts me poursuivent en criant : mais où avez-vous donc appris le français ! À quoi je ne peux que répondre : dans Chostakovitch et Bossuet. Inapaisés, les défunts errent dans leurs usines.

Et à chaque livre sa langue. So deftly frisked yours ever, tels furent les adieux de la mourante (à l’écriture abusant d’elle).

Reste l’inavouable : la volupté d’avoir écrit après la mort d’êtres chers, sitôt, tout de suite, sans le moindre délai de décence, dans le désir de profiter de leur souffle, faisant de leur dernier souffle mon premier souffle – veillant à ne pas laisser mourir le décès. Le gingival de leur mort dans ma bouche j’aimais tant. Même pas honte. Veillant parallèlement à maintenir à son niveau maximal mon absence, et toujours plus reculé mon recul.



Féroce et indélicat appétit. Je laisse à ces deux mots de faire comme si c'était avouable. Je ne puis cacher que ces élégies ont été écrites en sorte d'avoir accès aux aboiements et à la neige. Mais je n'avais pas prévu ce qu'il allait advenir de ma vie et de mon écriture pendant le travail de ce livre. Quelque chose de très pauvre n'est-ce pas, *deux silences* et *une forme dont on n'a pas le moule en soi* en donnent une indication.

tout arrive, c'est même le seul programme – jusqu'à l'os sans  
deuil, pas plus loin  
une voix parle, tandis qu'une voix chante  
ta voix chante, cependant qu'une voix parle  
hors programme, ne font pas comme si  
laquelle des deux ouvre à l'autre ne sera pas dit  
variante : laquelle des deux est la mort, ne sera pas dit  
dans ces élégies – les chiens certes, et vont le traîneau et le silence  
mais c'est la neige qui est singulière

Aussi loin que je puisse remonter pour établir ma responsabilité, je ne puis être tenu responsable de la venue des mots. Ainsi la formule dont j'avais tant besoin pour donner une base au livre, « death is the usherette », si urgente, tellement espérée, je n'en suis en rien responsable. Pourtant dieu sait si je suis remonté loin dans la recherche des responsabilités, jusqu'à des lieux dont j'ignorais tout, là où sont les composants de mon sang.

Quand j'ai commencé ce livre je ne savais pas qui allait mourir. Je me suis posté d'instinct, ce devait être un carrefour. Mais plus d'une fois tandis que se réalisaient ces pages je me suis trouvé seul avec un arsenal de bandelettes.

par bribes maintenant :  
l'électronique aux chevilles  
que vous m'imposez en bracelet  
pour me suivre dans ce livre  
dont je ne songe pas à m'évader  
je te hais de ne pas mourir  
si tu venais à mourir ma vie prendrait fin

Ce qui manque n'est pas la détresse, elle ne manque jamais, ni l'allégresse de la détresse. My darling, now you are on oxygen (sans vergogne, je vais en détourner passablement). Ce qui manque a commencé de manquer bien avant la mort et ne sera pas étanché par elle, d'ailleurs il n'y a pas besoin de mourir pour être dans ce livre, pas plus qu'il ne suffit de mourir, vivants qui sont dans le livre et morts qui entrent et sortent en témoignent. J'ai dû détourner tant de vous vers *manque*, tant de moi – ou plutôt tant de moi comme de vous est détourné par *manque*.

ce quatrain peut être utile :

en métathèse pour espadrille  
de sparte ou de corde  
la semelle de l'espadrille  
que chausse la mort

Il y a quand même un prix à cela : à l'entrée du livre, un échantillon de ma voix d'enfant m'a été demandé. Je ne m'attendais pas à cette nausée, ça a été infiniment cruel d'avoir à la produire, et très dur, au marteau-piqueur. Les morts dans le train tirent le signal d'alarme. On les fait changer de train et à nouveau ils tirent le signal d'alarme. C'est l'un des sujets du livre. Mais à peine audible, parce que ceux qui décident de tout ont fait du livre un psaume avec une voix de goret.

Autre épisode : je suis en scène, eux sont dans la salle. La salle est pleine d'eux. Je les applaudis gauchement. J'ai beau faire, ils n'ont d'yeux que pour moi. Pour me donner une contenance, je joue une bataille de polochons, qui semble beaucoup leur plaire, puis insensiblement se durcit.

Avec la conviction, la certitude que, au cœur de tout livre portant un nom, s'écrit en continu un livre sans nom qui est le seul vrai livre mais dont on ne connaît que le manque. Il est de sa nature de manquer, il ne saurait être s'il ne manquait à tout instant, notamment à notre écriture – ainsi qu'à notre lecture.

Que nous ne saurions exister sans ce manque de lui, je ne pourrais l'éprouver plus complètement, le vivre avec plus d'amplitude que par l'écriture, la lecture, car il n'est pas de mode plus ample, de delta plus large que ceux-là. Je suis de l'infanterie ordinaire de la reine.

livre du manque, seul maître, volontiers je te ferais place, mais  
tu ne l'occuperais pas  
livre du manque, cependant tu es entre toutes les mains  
2011, derniers jours de décembre, le ciel est gris miel  
Was unsterblich im Gesang soll leben  
Muss im Leben untergehen

Tout indique que quelqu'un nous a précédés de très peu (un écrivain ? je veux dire : un qui, par rapport à ce qui vient d'être évoqué, n'est pas plus avancé que moi dans l'écriture ? pas plus indépendant que moi ?), quelqu'un aux traces encore fraîches et inquiétantes. « Ce qui est destiné à vivre dans le chant doit périr dans la vie » (je saute « immortel »), les vers de Schiller prennent toute la place et leur justesse m'est insupportable.

s'il y avait une fenêtre, elle donnerait  
sur la cerisaie du début  
qui peut-être est en tessons  
de mosaïque